

45

GRANDS VAINQUEURS DE LA BIENNALE

DE PARIS.

LES ANGLAIS

Par ALICE
REWALD

La troisième Biennale de Paris, moins intéressante que les précédentes, exige pourtant plus d'attention et finalement oblige à penser davantage que les autres : le « fait artistique », qu'on le veuille ou non, s'impose à l'esprit avec la même force que les faits scientifiques ou les lois mathématiques. Il m'a paru, en effet, impossible de m'abandonner complètement aux impressions de confusion et d'insatisfaction que fit naître une première visite au Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris. Je me refusais à admettre « en pékin » que cette manifestation n'était qu'une galéjade destinée une fois de plus à égayer les esprits. J'y retournais donc.

Au cours d'une seconde visite, quelques évidences se laissèrent saisir. Un des changements les plus remarquables est la disparition de la peinture gestuelle abstraite (« action painting, dripping », etc.) ; certains s'en réjouissent en y trouvant la confirmation d'une admirable perspicacité, d'autres le déplorent. En tout cas, les exemples d'œuvres abstraites à cette biennale sont peu originaux, inintéressants et l'on se refuse à leur accorder de l'importance. Ainsi, l'œuvre d'Antès, artiste expressionniste abstrait, très doué du reste, qui fut couronné l'an dernier par le jury, semble fort peu actuelle et laisse flotter en l'esprit un doute gênant. Les autres peintres de la section allemande présentent également dans ce style expressionniste une certaine unité obsessionnelle ; chaque toile est couverte de symboles fort lisibles extériorisant l'inquiétude viscérale d'une jeunesse qui, dit-on, est atteinte des maladies de notre temps. Cette même inquiétude éclate de façon si directe dans les œuvres japonaises



Peter Blake : « Autoportrait »

que celles-ci sont plus proches de la provocation délibérée (élucubrations érotiques échappées du cerveau

de potaches frustrés), ce qui n'exclut pourtant pas les intentions critiques et sarcastiques.

SCULPTURES AMÉRICAINES

Des Etats-Unis, nous ne vîmes que des sculptures, intéressantes quoique peu nouvelles ; cet ensemble est d'une homogénéité appréciable comparée aux envois des autres pays ; la majorité des artistes représentés ont été formés dans l'une des universités de la côte pacifique ; ils imposent au métal, au bois, une vision volontaire et intellectuelle du monde. Les Pays-Bas montrent également des sculptures dont l'académisme et la flagrante platitude furent immédiatement récompensés par le jury.

Je fais grâce au lecteur de l'énumération fastidieuse de toutes les mauvaises toiles sélectionnées et montrées, j'ose croire par souci d'équité, seule excuse valable à l'exposition d'œuvres aussi profondément ennuyeuses que celles présentées par le Maroc, le Mexique, l'Uruguay et autres pays dont les artistes ont secoué le joug de traditions riches mais caduques, dans un effort courageux mais épuisant qui les laisse vides de sève et incapables de créer dans l'immédiat.

J'ai été cependant arrêtée par les toiles de Segui (Argentine) qui peint sur, ou plutôt à partir, de photographies qu'il enrichit et transforme jusqu'à les recréer ; un grand portrait de femme de la série Famille Felicitas se situe à mi-chemin entre Dubuffet et le pop'art, mais reste très personnel et permet d'augurer des qualités d'un véritable peintre.

Mais, sans conteste, les grands vainqueurs de cette Biennale sont les Anglais. Leur apport à cette manifestation a rallié tous les suffrages ; c'est le plus cohérent, le plus original, le plus vivant. Je me trouvais dans leur salle en même temps que deux jeunes Anglais qui passèrent de longs moments devant chaque toile, échangeant des exclamations de joie. De toute évidence, elles retrouvaient dans les toiles de David Hockney et Peter Black des situations ou des caractères qui leur étaient bien connus. L'humour, l'ironie, la finesse des « pops » anglais fait qu'on les accepte comme artistes alors que l'on réagit tout différemment en face de leur contre-partie américaine. Ce fait me semble confirmer une des caractéristiques essentielles du pop'art, son hyperréalité. Quant aux Français, fidèles à eux-mêmes, ils refusent jusqu'à l'image de la réalité américaine.

téristiques essentielles du pop'art, son hyperréalité. Quant aux Français, fidèles à eux-mêmes, ils refusent jusqu'à l'image de la réalité américaine.

L'ABATTOIR

Les grands ensembles comme « Le Laboratoire », « Le Labyrinthe » et « L'Abattoir » auxquels travaillèrent en étroite collaboration peintres, sculpteurs, dessinateurs, pourraient être le point de départ de réalisations extrêmement intéressantes, car chaque discipline est de plus en plus nécessaire aux autres ; malheureusement, elles étaient cette année d'une valeur très relative : Le « Labyrinthe », par exemple, serait un excellent centre de divertissement dans un parc d'enfants. La signification du « Laboratoire » m'a totalement échappé. Mais « L'Abattoir », qui se voulait œuvre idéologique n'a pas atteint le but qu'elle visait pour plusieurs raisons, dont la moindre n'est pas de s'être soumise à la censure qui l'a amputée de telle façon qu'elle n'est guère plus qu'une œuvre d'un sadisme assez effrayant.

A. R.

26 Octobre 1963